Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 89 (1960)

Heft: 7

Artikel: Le beau livre ouvert par Dieu

Autor: Delastre, L.A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040327

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le beau livre ouvert par Dieu

C'est à un livre encore, recueil d'une poétesse trop tôt disparue [1] que nous empruntons notre titre. N'est-ce pas un beau livre en effet que cette nature après laquelle soupirent les citadins en cette période de l'année et qui va prodiguer ses richesses dans l'épanouissement de l'été ?

Livre d'images d'abord, avec des formes et des couleurs que tout l'art humain ne pourra que tenter de reproduire et qui si souvent le désespèrent. Où le premier peintre a-t-il saisi la paix religieuse du premier clair-obscur, sinon sous les arbres d'une forêt, et que sont les rouges de Rubens sinon ceux des dahlias et des roses dans leur splendeur ? Livre de science également, et le génie de l'homme ne peut que chercher à s'approprier les merveilleuses réussites de la nature : ses lampes s'efforcent à rappeler et à prolonger le soleil, ses avions copient le vol des oiseaux. Mais une science plus profonde s'offre à lui dans ce beau livre, celle de son âme et celle de Dieu. Le mystique et prestigieux saint Bernard affirmait un jour n'avoir eu d'autres maîtres que « *les hêtres et les chênes* » de ses forêts bourguignonnes – en quoi le cher saint s'abusait d'ailleurs, car il était fort savant ès-lettres humaines, et sa réussite dans les études avait même failli le détourner de sa vocation –, mais s'il veut dire par là que le contact avec la nature lui avait enseigné la transcendance de Dieu et la douceur de son commerce, nous le croyons volontiers. Rompre ce contact est au contraire pour l'homme s'éloigner dangereusement du Créateur et mettre son âme en péril. Que retrouve-t-il au livre de ses travaux et de ses inventions, sinon trop souvent lui-même, avec un petit refrain d'orgueil prêt à jaillir de chaque page ? Malgré le labeur humain qui la féconda, la terre, soumise au jeu des saisons et des intempéries, dit la dépendance et l'humilité de la créature, elle la maintient à sa place. Tandis que la ville avec ses machines et son rythme inhumain tend des pièges à notre patience, à notre bonté, à notre pureté (dans son sens très large), la campagne, en nous apaisant, nous rend plus indulgents, plus réceptifs aux messages humains et surnaturels.

Dans son grand livre, Dieu a permis aux hommes d'écrire. Il est ce père indulgent qui laisse son petit garçon griffonner dans les marges. Aussi, presque partout, les paysages servent-ils de support à l'œuvre humaine. L'inspiration artistique de l'homme, ses besoins spirituels ou son habileté technique au service du pain quotidien les ont peuplés d'architectures, d'ouvrages dits d'art, d'aménagements de toutes

[1] Suzie BOURNET : *Dans le beau livre ouvert par Dieu*, poèmes (Lyon 1946).

sortes ; il est peu de promenades qui n'offrent à notre désir de connaître quelques pages humaines glissées parmi celles de Dieu.

Les unes et les autres, saurons-nous les lire ?

Il semble bien que non. Jamais les hommes n'ont tant voyagé – si facilement du moins – et jamais ils n'ont moins tiré parti de leurs voyages. Interrogez des citadins qui reviennent de vacances, des ruraux qui se sont offert quelque « voyage organisé », des pèlerins même des grands sanctuaires de chrétienté, la pauvreté et la confusion de leurs souvenirs la plupart du temps sont navrantes. « Les voyages forment la jeunesse », disait-on jadis – et même l'âge mur si le voyageur avait dû l'attendre –, on n'oserait plus l'affirmer aujourd'hui. Le livre est de plus en plus riche pourtant ; ne saurait-on plus lire ?

Un des torts de notre génération, envoûtée par le 7e art, est de transformer ce livre de nature... en cinéma. La vitesse devient, ici encore, l'ennemi No 1. Les automobilistes pressés verront-ils au passage l'églantier en fleur, les vagues bleues et vertes des avoines, les vieux toits qui décrivent à eux seuls le passé et les conditions de vie d'une province. Remarqueront-ils que brusquement routes et constructions changent de tel département à son voisin, parce que matière première, budgets et traditions ne sont plus les mêmes ? que les clochers de la région traversée rappellent le souvenir de quelque occupation étrangère ou des lointaines pérégrinations de ses marchands ? Un panneau « kodak » signale-t-il à gauche une abbaye du XIIe siècle, à droite des gorges ou une grotte pittoresques, plus simplement, de frais sous-bois font-ils signe au bord du chemin ? – Impossible de s'arrêter ; on est en retard déjà sur l'horaire établi. *Toujours plus loin, toujours plus vite*, slogan, même parfois inconscient, de l'homme moderne... mais plus loin, pour atteindre quoi ? plus vite, pour gagner du temps, certes, mais pour quoi faire ensuite de ce temps ? La culture est l'ennemie née de cette course contre la montre, elle qui aime à prendre son heure pour méditer, et pour en rester aux voyages, ce ne sont pas les kilomètres ajoutés aux kilomètres qui les rendront enrichissants. Jamais science trop vite acquise ne reste durable et profonde.

Il faut aussi, pour tirer profit d'un voyage, l'aborder en état de disponibilité. Comme le touriste avisé dépose ses bagages à la consigne pour visiter librement une ville, déposons, avant de nous évader, nos distractions habituelles et nos soucis, nos préjugés aussi.

Nos distractions. Les « enragés » de pick-up ou de radio dont nous avons maintes fois parlé écouteront pour la xe fois leur danse favorite, mais ils n'entendront pas la flûte des oiseaux, ni le xylophone du torrent, ni surtout – mille fois hélas ! – le silence de la forêt, qui est comme l'avant-goût de l'apaisement éternel... Nos pères ménageaient à l'âme une transition entre la rue et l'église par la pénombre des narthex :

pour être profitable, un voyage devrait lui aussi être précédé par une zone de silence et de dépouillement.

Les préjugés ne nous encombrent pas moins. L'âme d'une province, la peine et l'espoir de ses habitants ne se révéleront qu'à ceux qui les abordent cordialement, sans idées préconçues – et cette révélation est de la culture. Comment comprendre les problèmes de telle région si avant même d'y pénétrer nous la *savons* (?) matérialiste, ou arriérée ? Tel pays latin nous livrera-t-il sa foi profonde si par avance nous pensons que « là-bas, tout est superstition », et quelles jouissances nous donnera l'art de tel autre si nous décrétons en partant que « ce peuple-là manque de goût » ? (Il y aurait long à dire ici sur le complexe de supériorité du Français-qui-voyage-à-l'étranger, ou simplement hors de sa province !) Chercher à comprendre d'abord, avant de coller des étiquettes – autre manie de notre temps ; le contact profond établi, gageons que nous n'aurons plus envie du tout d'étiqueter, tant nous apparaîtront riches et complexes ces « autres » que nous ne connaissions pas.

Enfin, cette préparation spirituelle – disponibilité, pré-sympathie – doit se doubler d'une préparation technique, si l'on ose ce mot prétentieux. Etudier dans ses grandes lignes le pays que l'on doit visiter, son art et son histoire, ses richesses agricoles et industrielles, sa géographie, ne saurait trop se recommander. Pour rester sommaire, faute de temps, que de regrets tardifs évitera cet effort préalable. Et puis, si puéril que cela paraisse, ayons un bon guide. La plupart de ceux d'aujourd'hui sont bien faits, et leurs rubriques d'art confiées à des spécialistes. Même si leur jugement ne doit pas forcément devenir le nôtre, ils serviront d'indicateurs et d'aide-mémoire.

Tracerons-nous un itinéraire ? En gros, il le faut bien, mais qu'il soit souple. Le « liseur » entend aller au bout de son livre, l'homme cultivé se contentera parfois d'une page qui l'a frappé. Pour le voyageur pareillement l'essentiel n'est pas de rouler, mais de comprendre et de goûter, et voulant trop voir il ne saisit plus rien du tout. La précipitation d'une part, la satiété de l'autre rendent stérile le plus beau des voyages, et c'est ici que les circuits collectifs subissent les foudres des vrais amateurs. Bien sûr, en auto ou par le train (vive l'auto, plus docile à nos fantaisies !) les voyages sont coûteux et nous devons en profiter au maximum. Mais quoi, en profiter ? Toutes considérations d'ordre social et familial mises à part, comprendrons-nous enfin que si, dès la première étape, le charme d'une clairière, d'une vieille arcade ou d'une crique ensoleillée nous a retenus au point de trouver des secrets à nous dire pendant quinze jours... nous aurons vraiment profité de nos vacances.

L. A. Delastre.